

**Manifestations du transculturel et du métissage
chez Ronald Lavallée et J. R. Léveillé, deux
écrivains contemporains du Manitoba français***

par

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

Depuis ses origines à la fin du XIX^e siècle, la littérature franco-manitobaine révèle la diversité culturelle des origines de ses auteurs français, belges, suisses, métis etc. Toutefois, le point commun des premiers écrits, c'est l'absence de véritable conscience de proposer un dialogue des cultures. Or, la contemporanéité d'un monde, où l'information électronique et les médias facilitent la communication, a changé les relations qu'entretient l'individu avec sa communauté. Et si la réalité de cette mondialisation se limite trop souvent à des échanges souvent déséquilibrés – pensons aux rapports de force Nord-Sud ou centre-périphérie –, il appert qu'aujourd'hui les arts s'inspirent beaucoup de ces dialogues nombreux. Cette ouverture d'esprit se manifeste dans les textes de plusieurs auteurs contemporains du Manitoba français puisqu'ils explorent et exploitent ces notions de transculturel et de métissage et ce, de plusieurs points de vue, linguistiques, sémiotiques et herméneutiques. En étudiant les stratégies textuelles de deux auteurs contemporains, Ronald Lavallée et J. R. Léveillé, nous aimerions tenter d'évaluer leur succès de re-construire un nouvel espace francophone. Leur désir, voire parti pris, serait-il une expression de la volonté de contrecarrer une vision de la Francophonie imprégnée d'un monologisme réducteur?

* Version remaniée d'une communication présentée au colloque «Francophonie au pluriel», pour souligner le dixième anniversaire de *L'année francophone internationale*, qui a eu lieu à la Sorbonne (Paris) du 17 au 20 mai 2001.

ABSTRACT

Since its origins at the end of the nineteenth century, Franco-Manitoban literature has revealed the cultural diversity of its authors: French, Belgian, Swiss, *Métis*, etc. However, the common link between the first written texts is the absence of any real desire to propose a dialogue of cultures. In the context of today's world, the information highway and media have facilitated communication and have changed the relationship between individuals and their communities. And, if this reality of globalisation has often been limited to rather unequal exchanges – we need only think of the relationships between North versus South or centre versus periphery – it would appear that today the world of the arts has been very much affected by the numerous dialogues that have now become possible. This open-mindedness is apparent in the texts of several Manitoban contemporary authors since they explore and exploit the notions of transcultural transfer and hybridity from different points of view, be they linguistic, semiotic or hermeneutic. In studying the textual strategies of two contemporary authors, Ronald Lavallée and J. R. Léveillé, we will try to evaluate to what extent each has succeeded in (re)creating a new Francophone reality. Their desire, or conviction, could be the expression of a willingness to counter a vision of a Francophone world usually described in terms of a reductive monologic discourse.

La francophonie manitobaine est un reflet de la francophonie mondiale, «plurielle et singulière», selon l'expression de Boutros Boutros-Ghali. Plurielle parce que les premiers à s'aventurer dans l'Ouest canadien venaient d'horizons très différents: certains étaient français, de la Bretagne, de la Normandie, du Poitou, d'autres étaient belges, ou encore suisses. Ceci est encore vrai de nos jours (Fauchon, 2001). Singulière parce que certains pionniers décident de vivre dans ces régions sauvages; ils prennent une femme autochtone, se marient à *la façon du pays*. Ils ont des enfants, et lentement mais sûrement, la francophonie s'accroît.

Le fait français est donc devenu une réalité dans ces contrées lointaines peu après l'arrivée de La Vérendrye au début du XVIII^e siècle. Cependant, il faut attendre jusqu'à la fin du XIX^e siècle pour qu'une réelle tradition littéraire locale

émerge. Celle-ci reflète dès ses débuts la diversité des origines de la population manitobaine. Pourtant, qu'ils soient métis, canadiens ou européens, un point commun se dégage chez les premiers écrivains, et ce, malgré leur héritage culturel très varié: l'absence d'un véritable désir de proposer un dialogue des cultures. Certes, ils observent l'Autre et cherchent parfois à le comprendre, mais trop souvent les auteurs canadiens-français privilégient une vision soit ultramontaine, soit romantique du sujet, en s'inspirant des modèles du Québec et des vieux pays.

Or, la contemporanéité d'un monde, où l'information électronique et les médias facilitent la communication, a changé les relations qu'entretient l'individu avec sa communauté. Et, si la réalité de cette mondialisation se limite trop souvent à des échanges parfois déséquilibrés, – pensons aux rapports de force Nord-Sud ou centre-périphérie –, il appert qu'aujourd'hui les artistes s'inspirent beaucoup de ces dialogues multiples. Comme l'explique Serge Gruzinski,

[...] avec le triomphe de l'économique dans sa version états-unienne – ce que Geminello Alvi appelle le "siècle américain" – ou face à ce que l'on dénomme, plus pudiquement, mondialisation ou globalisation, prolifèrent des phénomènes qui brouillent nos repères habituels: mélange des cultures du monde, multiculturalisme, replis identitaires [...] (Gruzinski, 1999, p. 9-10)

Les notions de *melting pot*, de *World Culture* et de la fusion multiculturelle sont-elles des signes d'une uniformisation réduisant la spécificité identitaire ou seraient-elles la manifestation d'une ouverture d'esprit où l'Identité s'enrichit de l'Altérité (ou comme de nombreux articles portant un titre similaire l'affirment: «Je est un autre»¹)?

Au Manitoba français, ce n'est que depuis assez récemment que le dialogue des cultures constitue une source d'inspiration pour certains écrivains. Et il semble que leur volonté d'inscrire la fusion des races et des cultures dans leurs textes serait l'expression d'un désir de vouloir contrecarrer une vision de la Francophonie imprégnée d'un monologisme réducteur. En effet, cette francophonie, qui s'est ancrée au Manitoba grâce aux intrépides missionnaires, colons et explorateurs, s'est épanouie dans l'Ouest grâce au métissage.

Rappelons que ce terme, indiquant un croisement ou un mélange de races (et qui existe depuis la fin du XII^e siècle [mestiz, et bas latin: *mixticius*, *mixtus*: mélange]) subit une importante évolution sémantique. En effet, outre la notion purement biologique de l'hybridation, le métissage a également été considéré comme étant négatif puisque l'édulcoration d'une race pure entraînait sa dégénérescence, comme le précise Hans-Jürgen Lüsebrink (1992) dans un article intitulé «"Métissage": contours et enjeux d'un concept carrefour dans l'aire francophone». Par ailleurs, cet auteur explique aussi comment, depuis les années soixante, l'utilisation de ce terme a paradoxalement été revalorisée car de nos jours, il serait difficile de nier qu'une culture au contact d'une autre se métamorphose et se transforme, devenant ainsi un lieu de brassage et de syncrétisme symbiotique. L'homogène – s'il a déjà existé – devient alors hétérogène.

Le mot transculturel, qui concerne les relations entre différentes cultures, est apparu au milieu du XX^e siècle. Il évoque le transfert ou l'échange de biens culturels, et ce terme, comme le précédent, sous-entend des notions intimement liées aux idées connexes de l'hétérogénéité, de l'altérité, de l'acculturation et de la déculturation.

De telles réalités sociales ont façonné la francophonie dans l'Ouest canadien. Si aujourd'hui la majorité du Manitoba est anglophone (les francophones ne représentent qu'environ 5 % de la population totale), au début du XIX^e siècle, plus de 75 % de la population parlait français. À cette époque, dans l'Ouest canadien, le métissage est une réalité historique incontournable: toute une nouvelle race est née quand l'homme blanc est venu s'aventurer dans le Nord-Ouest canadien. En effet, avant l'arrivée de Marie-Anne Gaboury, la première femme blanche dans l'Ouest, en 1806, plus de 4 000 voyageurs sillonnaient la Terre de Rupert, travaillant pour les compagnies de traite de fourrures telles la Compagnie du Nord-Ouest et la *Hudson's Bay Company*. Le peuple métis est donc né lorsque les hommes blancs prenaient une femme autochtone. Devenant de plus en plus nombreux, ces groupes métissés se sont vu attribuer plusieurs noms dont *half-breed*, *half-caste*, *mixed blood*, sang-mêlé, bois-brûlé et chicot, ces deux derniers vocables, selon Robert Papen, étant utilisés pour

désigner la couleur de leur peau. Le terme «métis» fut le plus communément utilisé pour les francophones et cette collectivité retint cette désignation, se considérant une véritable nation, avec une culture propre et développant au fil des ans une langue créolisée où le français se mêlait à quelques langues autochtones, pour donner lieu à la création de la langue «mitchif» ou «métchif». Le terme «métis» porte à confusion, mais, comme Robert Papen l'explique,

[...] le *Metis Council of Canada* fait une distinction entre *metis*, avec un *m* minuscule, pour désigner toute personne d'ascendance mixte "euro-amérindienne" et *Metis*, avec un *M* majuscule, terme socioculturel et politique pour faire référence à un peuple indigène distinct ayant évolué historiquement dans une région particulière du Canada [...] (Papen, 1998, p. 148)²

Lorsqu'en 1869, la *Hudson's Bay Company*, qui a la souveraineté sur une grande partie du continent appelée Terre de Rupert, accepte de céder au gouvernement canadien les terres sous sa tutelle, les habitants de la Rivière-Rouge sont consternés parce qu'ils sont bien établis dans la vallée. Comme l'histoire nous le montrera, ce n'est pas sans raison qu'ils craignent le pire: la perte de leurs terres et de leur mode de vie. Ils organisent un mouvement de résistance et, menés par le Métis Louis Riel, ils livrent la bataille aux Anglais. Cette révolte de 1869-1870, désormais devenue célèbre, permet aux Métis de remporter la victoire et d'établir un gouvernement provisoire. Ce sera Louis Riel qui négociera les termes de l'entrée du Manitoba dans la Confédération canadienne³.

Aujourd'hui considéré le Père fondateur du Manitoba par tous les francophones, Riel s'est assuré, d'une part, que les droits linguistiques et religieux des siens soient protégés et, d'autre part, que les droits des propriétaires de terre soient maintenus. Donc, en 1870, l'*Acte du Manitoba* fut proclamé. Cette même année, le recensement de la population vivant dans la colonie de la Rivière-Rouge dénombrait 1 600 Blancs, 650 Amérindiens et 9 800 Métis, dont 5 757 sont des Métis francophones (Pelletier, 1974).

Malgré leur nombre important à la fin du siècle, il est important de noter que la gloire des Métis fut de courte durée. Après 1870, l'année où le Manitoba s'est joint à la Confédération, les Métis virent le peu de pouvoir qu'ils

détenaient s'effriter; l'élite minoritaire blanche, qu'elle fût laïque ou religieuse, continuait de promouvoir une idéologie valorisant la culture et la civilisation chrétienne et européenne, considérée supérieure à tous points de vue. On décourageait le nomadisme que pratiquaient les autochtones et les Métis de la région [qui suivaient le bison], l'emploi de langues autochtones et on prônait le christianisme et l'éducation.

Cet idéal se traduisait dans le discours intellectuel et social de l'époque et même s'ils ne sont pas nombreux, quelques auteurs, comme Georges Bugnet, Maurice Constantin-Weyer et Jean Féron, ont abordé ces sujets dans leurs textes. Au début, dans un premier temps, tous les auteurs, peu importe leur origine, s'ils traitent de thèmes liés au métissage, proposent des situations où les personnages métis affirment leur allégeance à la langue et à la culture françaises, ainsi qu'à la foi catholique. Il y a peu de références positives à l'apport de la culture autochtone; en fait, ces personnages nient une grande partie de leur héritage parce qu'ils en ont honte.

Puis, dans un deuxième temps, c'est la prise de conscience de ce réductionnisme identitaire qui aura deux impacts distincts sur l'écriture produite vers le milieu du XX^e siècle. Le premier type d'auteur, comme Annette Saint-Pierre, Claude Dorge ou Laure Bouvier, exploite la thématique de la révolte: le personnage métis lutte contre la discrimination qui l'a rendu passif, muet et presque invisible. Toutefois, dans la plupart des textes où ce genre de protagoniste évolue, le lecteur constate que le héros demeure un prisonnier d'un vacuum culturel et, face à l'impasse, ne trouve aucune issue valable pour un éventuel épanouissement. Le second type d'écrivain, tels Marcien Ferland, Henri Létourneau ou Guillaume Charette, privilégiera une glorification du Métis de l'Ouest canadien et de son mode de vie. Ce courant littéraire, plus mythificateur, veut sauver de l'oubli une histoire importante mais méconnue.

Enfin, dans un mouvement amorcé à la fin du XX^e siècle, l'optique adoptée qui est plus moderne et parfois plus optimiste, révèle un changement de perspective radical. Le métissage, ou le transculturel, devient une valeur positive en soi. Deux auteurs, de renommée nationale et internationale,

retiennent notre attention puisqu'ils ont fait de cette thématique la pierre angulaire de leur récit.

Pour écrire *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Ronald Lavallée s'est inspiré de l'histoire des Métis du Canada. Publiée chez Albin Michel en 1987, cette *saga* des Métis a connu un tel succès qu'elle est sortie en livre de poche et a été tirée à plus de 100 000 exemplaires. Pour ce roman, l'auteur reçoit en 1988, le prix Riel (Manitoba), le prix Champlain (Canada) et le prix Jules-Verne de l'Académie de Bretagne (France). Ronald Lavallée s'inspire du passé, certes, mais ce n'est pas uniquement dans le but de proposer une fresque historique, ou un roman de mœurs – caractérisée d'ailleurs par un rigoureux souci du détail et du réalisme –, mais c'est surtout pour jeter un regard critique sur une époque mal connue de l'Ouest canadien. Dans une sorte de roman à clefs, Ronald Lavallée révèle son désir de réinterpréter ou de «revisiter» l'Histoire en subvertissant l'image habituellement véhiculée à propos des Métis et des autochtones.

Quant à J. R. Léveillé, cet essayiste, poète et romancier, vient de publier simultanément en français et en anglais le roman *Le lac du soleil qui se couche* et sa traduction, *The Setting Lake Sun*. Ce double lancement conjoint, une première pour deux maisons d'éditions manitobaines, constitue un jalon important dans la carrière de l'écrivain qui a publié au delà de quinze textes – surtout au Manitoba mais aussi au Québec et en France⁴ –, dont «l'ouvrage monumental» (Royer, 1991) *L'anthologie de la poésie franco-manitobaine*. Très actif dans les salons du livre, festivals de poésie et colloques, il dirige également la collection «Rouge» aux Éditions du Blé, depuis 1984. Il remporte le prix littéraire *La Liberté* pour *Causer l'amour* (1994) et reçoit en 1997 le prix du Consul général de France à Toronto pour l'ensemble de son œuvre. J. R. Léveillé, pour qui «la lucidité et la ludicité du texte sont une seule et même chose» (Dubé, 1996, p. 79), offre dans son plus récent ouvrage un regard tout à fait *zen* sur les enjeux du métissage et du transculturel. Dans une intrigue qui se déroule dans le Manitoba d'aujourd'hui (avec de nombreuses références à des lieux précis dans cette province), l'auteur fait évoluer une Métisse dénommée Angèle qui découvre tout un nouveau monde, ainsi que l'amour, grâce au vieux poète sage, Ueno Takami.

Chacun de ces deux auteurs illustre la société fondamentalement hétérogène du Manitoba, d'hier et d'aujourd'hui. Selon Walter Moser et Régine Robin, le phénomène hétérogène, «doué d'une certaine ubiquité», est une «représentation d'une altérité inconnue» (Moser et Robin, 1989, p. 155). Comment cette réalité est-elle représentée dans l'œuvre de Lavallée et de Léveillé? Quelles sont les manifestations du métissage et du transculturel inscrites dans ces récits et comment faut-il les interpréter?

Dans le roman de Ronald Lavallée, *Tchipayuk ou le chemin du loup*, l'action se déroule à la fin du XIX^e siècle alors que le peuple métis est en pleine expansion. Les insurrections métisses (1869-1870 et 1885) servent de toile de fond à l'histoire du jeune Métis, Askik Mercredi. Le lecteur découvre dans ce roman une curieuse juxtaposition de deux stratégies littéraires, c'est-à-dire une minutieuse focalisation sur les thèmes liés au métissage et au transculturel, suivie d'une étonnante distanciation par rapport au protagoniste métis.

Au début du roman, la perspective qu'adopte le narrateur est celle de l'enfant, Askik, ce qui lui permet d'utiliser la disponibilité et la naïveté, pour ne pas dire son ignorance, à bon escient. Voir les choses par les yeux d'un enfant qui n'a aucun préjugé constitue en fait le *sine qua non* d'un apprentissage qui se fait à plusieurs niveaux. L'astuce de la narration de la première partie de l'œuvre, qui rappelle la structure d'un *Bildungsroman*, c'est de permettre au lecteur non seulement de suivre l'éducation du jeune Askik Mercredi, mais aussi de recevoir, comme ce dernier, toute une formation auprès du peuple métis, auprès des Canadiens français et enfin auprès de quelques tribus autochtones.

Puis, dans la deuxième partie du roman, Ronald Lavallée utilise une stratégie innovatrice, la «narration décentrée», selon l'expression d'Ingrid Joubert (1990), une technique habile qui nous permet de découvrir l'univers complexe d'Askik. Le narrateur omniscient place le protagoniste, maintenant adulte et portant désormais le nom «plus blanc» d'Alexis, à la périphérie de l'intrigue. Devenant presque antipathique, ce dernier est marginalisé au Québec et semble être relégué à un rôle secondaire: pourtant, il demeure le personnage principal malgré son statut précaire. Cette

inscription dans le texte lui-même de sa marginalisation socioculturelle tend à susciter chez le lecteur la même réaction que chez les autres personnages fictifs qui fréquentent le jeune homme: le rejet et l'abandon d'un homme au destin pourtant prometteur.

Ce héros improbable aurait pu être un autre héros comme Louis Riel puisqu'il connaît le même cheminement que ce dernier, mais à cause de la distanciation opérée dans la deuxième partie du roman, les contours du personnage Askik / Alexis deviennent flous et embrouillés. Il se désagrège sous nos yeux, s'effaçant pour devenir un spectateur passif face aux drames de sa vie. Pourtant le dénouement reste ouvert: en effet, la fin du roman coïncide avec le soulèvement des Métis quand Askik décide qu'il est prêt à rentrer chez lui et à assumer son rôle comme Métis. «Retrouver les siens, dans des conditions pénibles, avait été dur pour lui. Mais il reprenait espoir» (Lavallée, 1987, p. 91). À l'instar de Louis Riel, Askik s'engage dans la cause de son peuple. En tant qu'initié, guide et témoin, Askik permet au lecteur qui suit son parcours d'entrer de plain-pied dans le monde des Métis et sans doute de mieux le comprendre.

Cette compréhension est assurée grâce à la minutie avec laquelle le narrateur décrit la culture ou plutôt les cultures que doit découvrir Askik. Dans une étude intitulée *L'impureté*, Guy Scarpetta aborde la question des cultures qui se côtoient dans un monde qui est, selon lui,

[...] fondamentalement hétérogène: le majeur et le mineur s'y mêlent, s'y court-circuitent, s'y enchevêtrent, s'y confrontent, quasi inextricablement. Ou, si l'on veut, le majeur et le mineur ne sont pas deux cultures sociologiquement distinctes, séparées par une ligne de démarcation infranchissable, mais, dans notre vie culturelle de chaque instant, deux registres, sans cesse coprésents, avec toutes les modalités possibles de cette coprésence, de l'antagonisme à la continuité (Scarpetta, 1985, p. 76).

Ainsi, dans la première partie du roman de Ronald Lavallée, intitulée «La plaine», le narrateur présente dans les premières pages le choc d'Askik quand il voit pour la première fois le monde des Blancs. Curieux et attiré par cette culture, il devine néanmoins que celle des Blancs est

«majeure» et s'oppose à la sienne, «mineure». Il sait aussi qu'elles constituent deux réalités difficilement réconciliables:

[...] Comme un voyageur qui va et vient entre deux États hostiles et qui passe sous silence les affaires qu'il mène des deux côtés de la frontière, Askik franchissait tous les matins la limite entre le primitif et le nouveau. Il ne parlait ni de tchipayuk à Saint-Boniface, ni de poésie à sa mère. Il eût été ridicule dans les deux cas, car lui seul voyait s'affronter la plaine et la ville (Lavallée, 1987, p. 26).

À première vue, il semblerait que Ronald Lavallée illustre à nouveau l'impossibilité d'échapper aux contradictions et aux dilemmes d'une double appartenance. Askik se fait rappeler continuellement l'impureté de la race métisse: on les appelle «Fucking breeds!» (Lavallée, 1987, p. 480). Toutefois, il reconnaît aussi très tôt que son écartèlement entre deux cultures différentes est inévitable. L'auteur ramène à un niveau humain et très réaliste cette alchimie des cultures qui se mélangent. Même si la fissure identitaire chez le héros est récurrente et presque palpable, la dichotomie douloureuse que vit le personnage semble se résorber à la fin du roman quand Askik accepte, après s'être retiré de la société, de réintégrer la communauté métisse et d'accepter sa véritable identité multiple. Il puise aux sources de toutes les races qu'il a connues pour se former son identité propre, autonome et originale. Dans une dynamique de transculturation, que Laura López Morales définit comme étant un processus où «l'individu opère une sorte de traversée de sa propre culture pour accéder à une culture étrangère» et vice versa (López Morales, 1997, p. 116), Askik se métamorphose suite à tous ces contacts, il devient un homme du monde. Ainsi, la description de l'éducation du jeune Métis devient, pour la plupart des lecteurs, non seulement une excellente initiation à une époque peu connue de l'histoire canadienne mais surtout une valorisation de la riche diversité culturelle des Métis, des Canadiens français et des peuples autochtones.

Dans *Le Soleil du lac qui se couche* de J. R. Léveillé, qui est également un roman d'initiation, la narratrice, une Métisse de vingt ans, raconte une histoire d'amour vécue avec un vieux poète japonais vivant au nord du Manitoba. Ce dernier reconnaît et confirme les origines métisses d'Angèle. «Dès

qu'il m'a aperçue, il est venu vers moi et m'a dit: "Toi, tu es Métisse"» (Léveillé, 2001, # 4)⁵. C'est leur première rencontre, ce sont ses premiers mots et cette insistance initiale sur les origines métisses de la jeune femme surprend.

Lors de leur deuxième rencontre, le Japonais répète: «Ah! ma petite Métisse» (# 16), et celle-ci est agréablement surprise par sa propre réaction. Elle n'a pas honte car le poète semble la féliciter de son état. D'ailleurs, dans ce texte, la beauté se trouve justement dans ce qui est hétérogène et impur, ce qui est constamment souligné par le sage Takami. Dans ses conversations, il révèle sa philosophie zen-bouddhiste et répète souvent, comme un genre de mantra, des phrases comme celles-ci:

Il y a une beauté dans l'incomplet (# 18)

Il y a de la beauté dans l'imparfait (# 80)

Il y a de la beauté dans ce qui est impermanent (# 133)

Pour le Japonais, le fait qu'Angèle soit métisse, constitue un avantage pour elle, puisque «sa nature» hybride reflète une sorte d'incarnation charnelle du *yin* et du *yang*. Le poète explique qu'il trouve le tout dans la somme des parties; mais il souligne aussi que la plénitude comble chaque partie du tout. Ainsi lorsqu'il y a une juxtaposition dualiste de l'univers (bon ou mauvais, grand ou petit, vrai ou faux, etc.) ou lorsqu'il y a opposition de forces contraires (attraction et répulsion, amour et haine, joie et tristesse, etc.), chaque élément retient sa spécificité singulière: «Le noir, disait Ueno, est au calligraphe japonais ce que la neige est à l'Inuk. Le blanc est un univers, le noir aussi» (# 82). Et une fois perçus dans leur ensemble, ces éléments deviennent indivisibles: car ils appartiennent à la totalité de l'expérience. «Inspiration et expiration: un seul et même mouvement. Qui y participe n'aspire à rien d'autre» (# 120).

Le poète ne cherche pas à relativiser ou légitimer une expression culturelle par rapport à une autre, car selon lui la vérité se trouverait justement là aux interstices où les deux expressions se recoupent et se rejoignent. Ainsi, dans *Le soleil du lac qui se couche*, la représentation du monde est caractérisée par la recherche d'une synergie qui unit et rapproche les êtres. En utilisant poésie, paraboles et métaphores, le sage Takami

enseigne à qui veut l'entendre comment transcender notre état pour découvrir l'harmonie universelle: il faut entendre la musique du *shakuhuchi* symbolique, la flûte magique qu'il évoque, cette «voix de l'inconscient originel [...] [et la considérer] comme le souffle de la vie et de l'illumination» (# 117). Cette vie, cette illumination ne sont possibles que lorsqu'on accepte l'Autre comme il est.

Dans leur œuvre, Ronald Lavallée et J. R. Léveillé montrent comment le tissu identitaire est composé de nombreux fils, de plusieurs couleurs et d'une multitude de motifs. À l'intérieur de chaque récit, différents réseaux de signes émaillent le drame, ceux-ci apparaissent en filigrane pour illustrer un héritage particulier: parfois le narrateur juxtapose des éléments, afin de les relativiser, ou encore afin de les légitimer ou de les mettre en valeur. De cette façon, les personnages apprennent à accueillir les apports qui enrichissent l'individu ou la collectivité.

Dans *Tchipayuk ou le chemin du loup*, où Ronald Lavallée cherche à reproduire fidèlement la couleur locale, la représentation du métissage et du transculturel s'inscrit dans un dispositif d'ordre mémoriel où la problématique de l'altérité est incarnée à la fois par le héros et par tous ceux que le jeune protagoniste rencontre sur son chemin. Le passé explique le présent et le protagoniste apparaît comme l'*alter ego* fictif de Louis Riel, mais contrairement à ce grand héros métis qui a connu un fin tragique, Askik Mercredi envisage à la fin du roman un destin inconnu mais ouvert à toutes les possibilités.

Quant à J. R. Léveillé, il est plus universaliste dans sa vision du monde même si le drame se joue à Winnipeg et aux abords du lac qui se couche au nord du Manitoba. Il semble en effet qu'Angèle incarne tous les êtres hétérogènes et que Takami parle au nom de tous les poètes ou philosophes. Le texte fait souvent allusion aux grands auteurs, compositeurs et artistes américains, européens, orientaux, autochtones...⁶ Ces œuvres créées par les grands maîtres sont une manifestation tangible des contributions qui enrichissent l'espèce humaine. Le métissage et le transculturel sont donc, selon le porte-parole de J. R. Léveillé, Takami, une façon de découvrir et de mieux comprendre l'Autre, mais aussi soi-même.

La véritable valeur des textes de Lavallée et de Léveillé se trouve justement au niveau du traitement innovateur des thèmes d'identité et d'altérité. En effet, même si Ronald Lavallée souligne le racisme dont souffre Askik en tant que Métis, il appert que cet auteur décrit chacune des cultures que découvre le héros avec autant de traits positifs que négatifs. Il en va de même pour J. R. Léveillé qui juxtapose souvent la spiritualité orientale ou autochtone à celle du monde occidental, et ce sont souvent les premières qui semblent d'emblée supérieures à une philosophie de vie très matérialiste. «La convention, et la société est une convention, est une aseptisation», affirme Ueno, mais il ajoute aussitôt, sans porter de jugement, «[a]u fond [...] il n'y a pas vraiment de bon et de mauvais goût, il n'y a que le goût qui doit être aiguisé comme son esprit» (# 105).

Affiner, raffiner son goût, son esprit, ses connaissances. Voilà ce que préconisent deux auteurs qui explorent la notion de la déterritorialisation de la culture: le processus de transfert et d'échange est continu, irrévocable. Nul ne peut rester indifférent à la profonde sagesse d'une vieille amérindienne, d'un vieux voyageur canadien-français, ou d'un sage japonais. Ainsi donc, l'équilibre est toujours recherché dans leurs textes: les superstitions des autochtones rivalisent bien avec celles des Canadiens français, par exemple, dans *Tchipayuk ou le chemin du loup*. Les *Wetiko* ou mauvais esprits des autochtones ne ressemblent-ils pas curieusement aux fantômes ou aux loups-garous du folklore oral des Canadiens français et au *Tchipayuk* des Métis?

Les auteurs Lavallée et Léveillé relativisent les notions de centre et de périphérie; et, même si leurs protagonistes évoluent dans la minorité métisse ou franco-manitobaine, la volonté de dialoguer avec l'Autre est manifeste. En évoquant le cas des artistes africains, Wole Soyinka (1982) explique comment ceux qui vivent dans un monde marginalisé, ont longtemps souffert d'une sorte d'insécurité culturelle qui étouffe l'âme créatrice. Pour s'affirmer et s'épanouir, ces artistes doivent évoluer vers la sécurité culturelle sans tomber dans le piège de ce que Wole Soyinka appelle le «chauvinisme artistique». Une ouverture d'esprit permet à la matrice collective de réfléchir alors une «présence identitaire cohérente enrichie grâce à la poursuite d'une autonomie

culturelle qui est recherchée avec le potentiel séminal d'être sélectif ou exclusif dans tous ces choix» (Soyinka, 1982, p. 57-62; nous traduisons). Les apports culturels dus au dialogue illustreraient donc une volonté de choisir le meilleur plutôt que d'accepter tout ce que lui offre l'Autre. La fin du roman de J. R. Léveillé est particulièrement symbolique à cet égard: la Métisse Angèle porte l'enfant de son amant, le vieux poète japonais. Le métissage se perpétue et, avec la naissance de l'enfant, la continuité et le consentement nécessaire au dialogue sont assurés. Malgré le fait que tout est éphémère dans la vie, comme nous le rappelle Takami, «il y a une perfection dans la relation des êtres qui s'aiment» (# 29), et la chose la plus importante dans le monde, c'est «la reconnaissance» (# 133).

En fin de compte, se connaître, connaître l'Autre et être connu par lui, surtout être reconnaissant pour les dons de l'Autre, voilà les exemples tangibles de l'enrichissement interculturel dont témoignent les romans de Lavallée et Léveillé. Plutôt que de parler d'exiguïté, de fragilité, de marginalisation ou d'un déficit de légitimation de discours minoritaires, ils choisissent de montrer comment la francophonie peut s'ouvrir et apprendre de l'Autre. La culture de l'individualisme, ou celle du collectivisme marqué par le repli sur soi glisse doucement vers l'altruisme dans *Tchipayuk ou le chemin du loup*, puis vers l'universalisme dans *Le soleil du lac qui se couche*.

En somme, le véritable métissage des cultures à l'origine de la fondation du Manitoba français continue à nourrir l'imaginaire des artistes franco-manitobains, malgré le fait que la majorité des Manitobains sont anglophones et que les francophones et les Métis ne représentent plus qu'une petite minorité de cette population. En effet, malgré toute les prévisions pessimistes pour la francophonie dans l'Ouest canadien, elle survit et connaît une vitalité surprenante depuis trente ans. Il semblerait qu'aujourd'hui, toutes les conditions sociales et politiques pour un véritable dialogue interculturel, sont réunies dans l'aire de la Francophonie.

Au Manitoba français, la production littéraire depuis ses origines à la fin du XIX^e siècle jusqu'à présent, a subi une évolution où trois mouvements se dégagent clairement. Au

début, les auteurs créent des personnages métis qui souhaitent vivement appartenir à la majorité et qui nient une partie de leur héritage autochtone. La plupart des descriptions repérées dans les textes du début du siècle, montrent les échanges transculturels comme étant unidirectionnels: les Blancs partagent, voire imposent, leur culture et tentent d'éliminer les traces des autres cultures.

Puis, le renouvellement est marqué par un désir de reconnaître la spécificité des Métis et de mieux comprendre leur vécu. Ces auteurs, qui s'inspirent du passé, ne chercheraient-ils pas à créer, à leur façon, le mythe des origines d'un des peuples fondateurs du Manitoba français?

Finalement, le troisième mouvement se distingue des deux autres parce que le parti pris des auteurs est de refléter la mixité culturelle qui est perçue non comme un désavantage, mais plutôt comme un avantage. À la fin du XX^e siècle et jusqu'à présent, certains auteurs choisissent de participer à la création d'une nouvelle matrice ouverte sur l'universel et sur la pluralité imaginaire. Sont donc réunies dans certaines œuvres, comme celles de Ronald Lavallée ou de J. R. Léveillé, les conditions nécessaires au dialogue interculturel, à savoir: «la conscience de soi et de son identité culturelle» et le droit de «consentir à la relativité de sa propre identité culturelle et sentir que toute autre culture est tout aussi légitime que la sienne propre» (Corbo, 1997, p. 77). Dans leur recherche du meilleur, ces créateurs nous convient à explorer toutes les dimensions du métissage et du transculturel ainsi que les enjeux qui y sont liés. Serait-ce encore une fois une manifestation de l'adaptabilité de l'espèce humaine qui cherche à valider la diversité, maintenue envers et contre tout?

NOTES

1. Voir Dubé (1994), Mihalache (1997) et Léveillé (2000).
2. «Selon Statistiques Canada, il y avait en 1981 environ 100,000 Métis au Canada, dont les deux tiers vivaient dans les trois provinces de l'Ouest (le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta). La très grande majorité de ces Métis sont des descendants d'une des deux communautés dites "historiques": les Métis francophones "de la Rivière Rouge" et les Métis anglophones "de la Compagnie de la Baie d'Hudson" [...]» (Papen, 1988, p. 148-149).

3. Quinze ans plus tard, en 1885, le même scénario se répète en Saskatchewan: les Métis de Batoche font appel à Riel pour organiser une rébellion contre les forces anglaises. Malheureusement, les Anglais sont plus nombreux et mieux organisés, cette fois la révolte des Métis est matée; Louis Riel est arrêté, puis condamné à mort pour haute trahison. Il meurt, pendu à Regina en 1885.
4. Notamment *La disparate* (Léveillé, 1995) et *Causer l'amour* (Léveillé, 1993).
5. Lorsqu'il n'y a que le numéro du paragraphe, la citation est tirée du roman *Le soleil du lac qui se couche* (Léveillé, 2001).
6. Il y a, en fait, dans à peu près 87 pages, pas moins de vingt-cinq références à ces derniers dont, à titre d'exemple, les architectes suivants: l'Américain Frank Lloyd Wright, l'Espagnol Antonio Gaudi, l'Amérindien Douglas Cardinal et le Franco-Manitobain Étienne Gaboury, à qui le livre est d'ailleurs dédié.

BIBLIOGRAPHIE

- CORBO, Claude (1997) «Conditions politiques et conditions culturelles du dialogue interculturel», dans TÊTU de LABSADE, Françoise (dir.) *Littérature et dialogue interculturel*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 69-78.
- DUBÉ, Paul (1994) «Je est un autre... et l'autre est moi, essai sur l'identité franco-albertaine», dans LÉTOURNEAU, Jocelyn (dir.) *La question identitaire au Canada francophone: récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 79-99.
- _____ (1996) «Portrait d'auteur: J. Roger Léveillé», *Francophonies d'Amérique*, n° 6, p. 75-84.
- FAUCHON, André (2001) «Le Manitoba français, une francophonie plurielle», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n° 2, p. 109-124.
- GRUZINSKI, Serge (1999) *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 345 p.
- JOUBERT, Ingrid (1990) «La narration décentrée dans *Tchipayuk ou le chemin du loup* de Ronald Lavallée» dans MOCQUAIS, Pierre-Yves (dir.) *L'Ouest canadien et l'Amérique française*, Regina, Centre d'études bilingues (University of Regina), p. 259-284. (Actes du huitième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest qui a eu lieu au Centre d'études bilingues, les 21 et 22 octobre 1988)
- LAVALLÉE, Ronald (1987) *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Paris, Albin Michel, 503 p.

- LÉVEILLÉ, J. R. (1993) *Causer l'amour*, Paris, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 69 p.
- _____ (1995) *Romans: Tombeau, La disparate, Plage*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 170 p.
- _____ (2000) «Écrire je», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 12, n° 1, p. 75-84.
- _____ (2001) *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, n. p.
- _____ (2001) *The Setting Lake Sun*, Winnipeg, Signature Editions, 92 p. (traduction de Susan Elizabeth Stewart)
- LÉVEILLÉ, Roger (dir.) (1990) *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 591 p.
- LÓPEZ MORALES, Laura (1997) «La langue vecteur d'identité dans l'expérience de la marginalité», dans HARVEY, Carol J. et MacDONELL, Alan (dir.) *La francophonie sur les marges*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p.115-125. (Actes du seizième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest qui a eu lieu à la University of Winnipeg, les 17, 18 et 19 octobre 1986)
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (1992) «"Métissage": contours et enjeux d'un concept carrefour dans l'aire francophone», *Études Littéraires*, vol. 25, n° 3, p. 93-106.
- MIHALACHE, Adrian (1997) «Je est un Autre», dans TÊTU de LABSADE, Françoise (dir.) *Littérature et dialogue interculturel*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 165-191.
- MOSER, Walter et ROBIN, Régine (1989) «Pour conclure: réflexion critique sur l'hétérogène», *Études littéraires*, vol. 22, n° 2, p. 155-161.
- PAPEN, Robert (1998) «Le parler français des Métis de l'Ouest canadien», dans BRASSEUR, Patrice (dir.) *Français d'Amérique: variations, créolisation, normalisation*, Avignon, Centre d'études canadiennes d'Avignon et du Vaucluse, p. 147-161. (Actes du colloque «Les Français d'Amérique du Nord en situation minoritaire» qui a eu lieu à l'Université d'Avignon du 8 au 11 octobre 1996)
- PELLETIER, Émil (1974) *A Social History of the Manitoba Métis: The Development and Loss of Aboriginal Rights*, Winnipeg, Manitoba Metis Federation Press, 150 p.
- ROYER, Jean (1991) «Pour l'histoire franco-manitobaine», *Le Devoir*, vol. 82, n° 27, p. D 4.
- SCARPETTA, Guy (1985) *L'Impureté*, Paris, Grasset, 389 p.

SOYINKA, Wole (1982) «Cross-Currents: The “New-African” after Cultural Encounters», dans AMIRTHANAYAGAM, Guy (dir.) *Writers in New Cultural Bearings*, London, MacMillan Press, p. 51-64.